

OÙ TOMBENT LES ARBRES

Un court métrage écrit par Stéphane DROUOT

*Copyright © 2016 – Stéphane Drouot
Creative Commons by 4.0*

SCÈNE 1 : ABANDON

EXTÉRIEUR / JOUR / ROUTE DE FORET, AU COIN D'UN VIRAGE

Au coin d'un virage, sur une de ces routes sinueuses du Limousin qui se perdent dans des forêts qui dévorent la lumière, une voiture est arrêtée.

THEOPHRASTE, un garçon de la trentaine, sort du côté conducteur laissant la clé sur le contact et la porte entre ouverte. Il a décidé de l'abandonner là.

Son regard est tourné vers la dense forêt, quasi immobile, comme si elle n'avait jamais connu le vent. Il est décidé.

Il passe la première rangée d'arbres et s'enfonce dans la noirceur de la forêt verdoyante.

SCÈNE 2 : BERNAT

EXTÉRIEUR / JOUR / SOUS-BOIS

THEOPHRASTE arrive dans un sous-bois où il décide de s'asseoir.

Après un temps, il s'allonge dans les feuilles mortes, résolu, il ferme les yeux.

Lorsque soudain, une voix ce fait entendre, avec un accent du sud-ouest prononcé :

BERNAT

Il s'allongeait là où tombent les arbres. Le tronc tranché par la hache de la vie qui l'avait frappé, abattu de toute la hauteur où il s'était perché. Des cercles concentriques pour seul passé, il était mort, là, en pleine forêt, comme il était né.

Théophraste se relève soudain surpris par la voix. Il la cherche et ne trouve pas d'où elle vient.

Tranquillement, à l'opposé d'où le regard du garçon se pose, un vieil homme, le visage calme, s'assied à ses côtés.

Théophraste, surpris par la discrétion de l'homme, se relève, le regard dur.

BERNAT

Nombreux sont ceux qui se retrouvent dans la forêt pour l'habiter. Loin d'être des touristes de passage, de simples migrants - là pour un temps, ailleurs à un autre, en quête de feuilles plus vertes et de ciels plus bleus - ceux qui viennent se pendre rencontrent l'esprit de la forêt.

Bernat sort une flasque métallique, deux petits gobelets rouges et verse une large rasée dans chaque gobelet. Le liquide brille et semble même luire au fond du métal.

Il tend un gobelet à Théophraste qui ne se fait pas prier pour partager la boisson de l'homme.

BERNAT

Il faut abandonner tant de choses pour devenir une partie du grand tout. Il faut savoir offrir et prendre, donner et comprendre. Il faut ouvrir son cœur et fermer ses yeux, détourner le regard et oublier la pudeur.

Après un temps

Là bas, il y a un renard. Il est la forêt, mais il est le renard. Lorsqu'il dort, il est le sol, il est la mousse et les feuillages ; il est les branches quand il court, il est la pluie quand il mange ; et toi, qu'est-ce que tu es quand tu vies ? Es-tu la ville ? Es-tu le béton quand tu dors ? Es-tu le pétrole quand tu cours ? Le métal quand tu manges ? Ou es-tu la forêt ? L'arbre tombé ? L'araignée et le renard, la mousse et le sanglier ?

Après un long moment de silence, Théophraste se relève, constatant que son interlocuteur s'en est allé, aussi discrètement qu'il était venu.

Dans sa main, reste le petit gobelet rouge. Il l'empoche et se décide à reprendre son chemin dans la forêt.

SCÈNE 3 : GUSTAV

EXTÉRIEUR / JOUR / RUISSEAU

Après s'être perdu dans une partie plus dense de la forêt, Théophraste se retrouve dans une clairière qui mène à un ruisseau.

Sur l'autre berge, un autre homme, GUSTAV, pêche. Il est assez jeune, barbu, le teint pâle.

Apercevant Théophraste, il lève la tête et le salut, en lui faisant signe d'approcher.

GUSTAV

Si vous voulez traverser, il vaut mieux que vous passiez ici. En amont, vous ne trouverez que marais et tourbières où le ruisseau prend sa source. En aval, il prend son élan et il devient impossible de lutter contre le courant. L'eau est un peu fraîche, j'en conviens et vous allez effrayer la poissonnerie, mais ça vaut mieux que de rester bloqué dans l'autre partie de la forêt à la nuit tombée. La faune peut y être sauvage et le froid sévère. Surtout, ne vous avisez pas de faire un feu de camp par là-bas, c'est la forêt entière qui s'embraserait ... ce serait du beau gâchis de forêt.

Théophraste, maladroitement, avance vers le ruisseau.

Il regarde d'où il vient, se demandant si il doit continuer ou retourner sur ses pas.

GUSTAV

Le problème de traverser une rivière. On connaît bien notre rive, on l'a déjà vu, on se tient dessus, on connaît ses défauts et ses qualités. Même s'il est désormais clair qu'il nous faut la quitter, parce que la nuit arrive, on ne peut pas savoir si l'autre rive nous plaira autant, sans traverser la rivière. Savoir c'est faire l'expérience du savoir. Un étranger sur l'autre rive peut vous dire de venir, de traverser là, qu'il fait bon autour du feu de joie qui se trouve de son côté. Bien sûr, faire confiance à un étranger c'est contraire au principe de survie. Hésiter, c'est stagner et on ne peut pas stagner dans le courant, juste se faire emporter. Choisir, c'est sauter à pieds joints et prendre ce qui vient. Atteindre l'autre rive si on peut, voir si l'herbe est plus verte ou les feuilles plus rouges.

Gustav tend la main.

Après une longue hésitation, Théophraste se décide à sauter, il traverse ainsi, sans peine, le petit ruisseau.

Puis, Gustav range ses affaires de pêche, les prend dans une main et attrape Théophraste, visiblement gêné par le geste de l'étranger, par l'épaule.

Les deux s'en vont dans la forêt, sur la nouvelle rive.

SCÈNE 4 : LES AUTRES

EXTÉRIEUR / CRÉPUSCULE / PLAGE AU BORD D'UN LAC

Sortant de la forêt au crépuscule, Gustav et Théophraste rencontrent trois autres personnes sur le bord d'un lac. Ils sont assis autour d'un feu de camp.

HECTOR est un homme aux cheveux longs et au teint pâle ; près de lui, SOPHIE, une jeune femme souriante habillée de couleurs vives, les cheveux détachés presque sales ; et à leurs côtés, CONSTANCE, une femme un peu plus âgée, qui les entend arrivés et leur sourie.

CONSTANCE

Gustav ! Nous t'attendions pour le dîner.

En voyant, tous ces gens, Théophraste fait un pas en arrière, mais il est entraîné vers le feu par Gustav.

SOPHIE

Je pensais que s'il fallait vivre ensemble, c'est une

universalité de fait qu'il faudrait établir, et pour ce, il nous faudrait instamment rejeter l'idée même de l'individualisme, du faire pour soi d'abord. Tuer dans l'œuf la notion qu'il y a une vertu à faire par soi-même.

HECTOR

Ne risquerions nous pas de nous retrouver à un âge du tout faire ensemble, qui serait probablement incapable de produire une seule once de génie. Sans chef d'orchestre, pas d'harmonie.

SOPHIE

Mais sans orchestre, pas de chef.

CONSTANCE

Le risque, c'est celui de réaliser trop tard, que les individus sont des moutons et que c'est dans l'individualité apparente - pas de fait - qu'ils se réalisent, se concrétisent, deviennent intéressants. Dans un collectif, ils se fondent, ils se conforment, ils se perdent.

HECTOR

s'adressant au deux arrivants

Prenez place, les amis, prenez place.

Gustav et Théophrase s'assoient autour du feu.

CONSTANCE (CONT.)

Quelle motivation pour un individu de réaliser quoi que ce soit si la gloire en revient au collectif ?

SOPHIE

Là n'est pas la question, dans ma proposition, la notion même de motivation est hors sujet. Tout ce qui est fait est de facto à la gloire du genre humain ! La reconnaissance existe et elle est bien plus forte que le simple culte de la personnalité, elle est dans le service global à l'humanité.

HECTOR

Un peu comme les scientifiques.

SOPHIE

Comment ça ?

CONSTANCE

Hector, veux-tu dire qu'un scientifique ne travaille pas pour sa propre gloire ?

HECTOR

Exactement très chère. Un scientifique travaille pour l'avancement de la connaissance.

CONSTANCE

J'ai du mal à croire ça.

HECTOR

Cite moi un scientifique dont tu connais l'achèvement.

Un silence.

Tu vois...

CONSTANCE

Tu me prends un peu au dépourvu.

GUSTAV

dans sa barbe

Darwin, Newton, Maxwell, Volta, Tesla, Da Vinci - très fort en anatomie, Ada Loveless, Poincaré, les Curie, Pasteur, Von Neumann, Einstein, Turing, Schrödinger, Eisenberg, Dirac, Mandelbröt, Wozniak...

HECTOR

sur ton de plaisanterie

Gustav ne compte pas, c'est un autiste quand il s'agit de faire des listes. Le nouveau a un avis sur la question ?

GUSTAV

après un silence, durant lequel Théophraste, immobile, regarde le feu

Il ne parle pas vraiment. Il préfère écouter pour le moment.

SOPHIE

Oh ! Est-il encore submergé par la colère ou c'est juste la crainte de parler de ce qui l'amène dans la forêt. Le terrible secret ?

Théophraste est très surpris. Sophie semble en savoir long sur sa motivation personnelle à venir dans les bois sans qu'il n'en ai jamais rien dit à personne.

Tous - sauf Théophraste - rient, comme s'ils partageaient la connaissance d'une blague qui lui avait échappé.

SOPHIE

Ne t'en fait pas, je ne suis pas devin. Devine ? Comme ça se dit au féminin ?

HECTOR

Devin je pense. Je crois pas qu'il n'y ait de féminin.

CONSTANCE

Comme d'habitude.

GUSTAV

Roh, Constance, tu ne vas pas remettre ça ?

CONSTANCE

C'est quand même pas de ma faute si les femmes sont si mal représentées dans notre langage parlé, et c'est une claire indication du respect qu'elles reçoivent.

SOPHIE

toussotant un peu pour reprendre la parole

Nous sommes en vérité tous, entrés dans la forêt avec la même intention, mais la forêt à su fournir ce dont nous avons besoin.

HECTOR

Tu crois que c'est ça, Sophie ? Pas juste, un divertissement ? Nous sommes rentrés, nous nous sommes rencontrés et on a oublié ce qui existe par delà la forêt ?

CONSTANCE

Et si parfois, nous avons besoin de divertissement. Si notre vie ne tenait qu'à un fil : celui de savoir sortir de son esprit.

GUSTAV

sur un ton désapprobateur, presque colérique, très surprenant de sa part

Constance ! Qu'est-ce qu'on a dit à propos du raisonnement par le vide ici.

CONSTANCE

faisant la moue, comme une petite fille

Sorry.

GUSTAV

à Théophraste

Le nihilisme n'a pas sa place parmi nous. C'est lui qui nous a rassemblé, mais il est tout consumant, il exténue toute forme de dialogue. Il est le tison qu'on oublie à même les feuilles sèches, si tu le sous-estime, il détruira la forêt.

HECTOR

après un silence
Buvons ! Ça nous réchauffera l'âme.

Hector sort une étrange bouteille de vin et chacun sort un verre, une tasse ou un ustensile personnel pour servir de verre.

Théophraste, fouillant sa poche, sort le gobelet rouge, oublié par Bernat.

En voyant l'objet, tous se figent. Sans un mot.

Après un temps, Hector se décide à verser dans le gobelet.

Ils restent en silence un long moment autour du feu.

Théophraste décide de se lever, emmenant son breuvage au bord du lac pour regarder le soleil projeter ses derniers rayons de couleur dans le ciel.

SCÈNE 5 : SOPHIE

EXTÉRIEUR / CRÉPUSCULE / BORD DU LAC

Théophraste est rejoint par Sophie, qui un temps ne dit rien.

SOPHIE

Cette coupelle que tu as. Tu as de la chance tu sais.

Théophraste la regarde, légèrement blasé.

Garde la précieusement.

Ils restent un temps tous les deux à regarder la surface de l'eau déformer le ciel.

SOPHIE

Tu te demande ce qu'il y a de l'autre côté de l'étang. Traverser le ruisseau est une chose, mais un lac, c'est bien plus vaste, ça requiert plus de préparation, une embarcation. Nous, nous nous sommes trouvé ici et c'était ce que nous cherchions, mais j'ai l'intuition que ton voyage à toi, il ne s'arrête pas là.

Théophraste fini d'un trait le breuvage.

SOPHIE

Tu n'es pas obligé de lutter. Il n'y pas de vertu en soit, dans la lutte. Beaucoup de gens se méprennent sur la notion d'abandon mais cesser une chose qui n'a pas de sens, ce n'est pas abandonner, c'est grandir. Perdurer, endurer, se jeter à l'eau et se noyer, ce n'est pas faire preuve de courage si c'est sans propos. Tu pourrais rester ici, avec moi ... avec nous.

Un temps passe où Théophraste et Sophie se regardent, sans un mot, sans un mouvement.

Puis, tendrement, Théophraste pose sa main sur l'épaule de la jeune femme et lui sourit, d'un sourire mélancolique.

Alors qu'elle va pour poser sa main sur celle du garçon dans un geste tendre, Théophraste retire sa main et s'en va sans dire un mot.

FONDU AU NOIR

SCÈNE 6 : LE MUR

EXTÉRIEUR / NUIT / CLAIRIÈRE DE LA FORÊT EN BORD DU LAC

Théophraste est assis au bord du lac. Il n'y a plus personne en vue, il est entouré par la forêt.

Derrière lui, un dolmen se dresse.

Il reste là, un temps, pensif. La lune se reflète dans l'eau calme du lac.

Au loin, un chant, comme une plainte s'élève sur le lac et remplit la forêt. Une voix féminine et douce qui ne semble pas venir de très loin. Un chant presque religieux de nature.

Théophraste ne voyant personne, se relève et part à la recherche de l'origine du chant.

Il se retrouve auprès d'une maison brisée où il ne reste qu'un mur. Assise sur le mur, une femme, CLIO, chante. Elle a, posé sur ses épaules, une couverture de laine rouge pour lui tenir chaud. Dans la nuit, la couverture semble noire. Elle porte un pull de laine blanc et des collants de laine blancs sous une jupe d'une couleur indistincte dans la lumière de la lune.

En le voyant, elle finit sa chanson en lui souriant doucement.

CLIO

Ce n'est pas tant que le temps manque, n'est-ce pas ?
C'est seulement que le temps passe lorsqu'on attend
que le moment vienne. La vie est une chanson, longue
ou courte, peut importe, c'est la qualité qui compte.
En arriver à ne pas reconnaître le chant pour le
cadeau qu'il est, c'est oublier que la musique elle-
même n'existe pas en dehors de l'esprit de celui qui
la joue et de celui qui l'écoute. La mélodie n'est
rien pour les oiseaux. Mais pour moi, les notes sont
des mots et chaque mot est un univers qui ouvre ses
portes pour ma voix. J'ai une vie à chaque couplet,
une mort à chaque refrain. Ô quelle chance que de
sourire à la mort et pleurer de joie au crépuscule de
ma vie.

La jeune fille descend de son mur.

Ici bas, tout est froid et noir. Mais dans ma chanson,

il fait jour, le ciel est bleu. La princesse peut hurler son désespoir, la jeune femme peut aimer son amoureux, la mère peut bercer son enfant, tout est beau et harmonieux.

Après un temps

Tu vois ce mur ?

Elle caresse le mur comme si c'était un cheval

Je peux m'asseoir dessus, je peux le voir, le toucher, mais pas le franchir. Ce mur, il pourrait me parler, mais il ne me dit rien, je le regarde mais je ne le vois pas. Tous mes sentiments sont emprisonnés dans ce mur et ce que je ressens, je le ressens pour mes personnages seulement. J'ai perdu la force de mes sentiments et je n'ai plus besoin d'avancer. Je me suis établie dans la forêt, seule et pourtant contentée. Je comprends que tout est tout et que rien n'est rien mais je ne ressens plus l'exaltation de mes personnages ; alors c'est ici que s'arrête mon chemin. Il y a un tel décalage entre comprendre la vie et vivre.

Elle s'assied un temps, silencieuse, au pied du muret.

Théophraste s'assied à ses côtés.

CLIO

La vérité, c'est que je suis persuadé qu'au delà du mur, il y a le paradis. Je n'aurai jamais le courage de le franchir de peur de m'être trompée. C'est pathétique de rester là, figée par la peur. J'aimerais contempler la peinture, la musique et la beauté, mais je suis assise là, au pied du mur, occasionnellement à califourchon, pour bien être persuadée que la passion n'est pas pour moi, pour ressentir le froid monter entre mes cuisses. Je suis rassurée lorsque je redescends pour le regarder, tout invisible qu'il est à mon regard. Tout moussu d'amour, feuillu d'espoir et jonché d'avenir ; mais froid, noir et immobile.

Clio s'allonge.

Théophraste la regarde, toujours assis à côté d'elle.

CLIO

J'ai tellement peur de perdre le contrôle que je ne peux plus bouger. La peur est mon tendre époux. De ses fragiles ronces, il m'enlace et je l'aime pour toutes ses épines. Je l'aime pour les marques qu'il laisse sur mon visage, je l'aime pour les racines qui m'enterrent et pour les fruits acides qu'il met hors de ma portée. Il me persuade de retourner sur mes pas

en me criant de ne pas bouger. Il me demande de toujours sourire et ne jamais pleurer. Il me montre que la souffrance n'existe pas et que ses griffes dans ma chair, ne sont que les pétales de mon émoi. La nuit je chante pour oublier la peine que la peur nourrit au grand jour. Voici le matin et c'est à mon personnage, pas à moi, que le chagrin appartient.

Elle s'endort.

Alors que les premiers rayons du jour paraissent entre les buissons, Théophraste monte sur le petit muret, observe autour de lui. Rien n'est vraiment différent. Il ne comprend pas la terreur de Clio mais fini par reprendre son chemin.

SCÈNE 7 : AURORE

EXTÉRIEUR / AUBE / CLAIRIÈRE AUX ARBRES ABATTUS

Le soleil se lève sur la forêt. Théophraste marche, d'un pas déterminé lorsqu'il se retrouve dans une clairière à ciel ouvert, où sont entassés des troncs d'arbres qui ont été abattus industriellement.

Alors qu'il regarde par terre, comme s'il était pressé d'arriver quelque part et qu'elle - AURORE - regarde le ciel et les rondins, ils se rentrent dedans.

Ils restent là, un instant, à se regarder, sans un mot. Aurore est une fille de la vingtaine, au regard fatigué et aux cheveux fougueux.

Puis Théophraste sourit.

Aurore lui renvoie en retour un simple air interrogatif, presque imperceptible.

THÉOPHRASTE

Je reviens de la forêt et je peux voir qu'elle t'appelle également. Abandonne tout espoir et la forêt te fournira ce dont tu as besoin pour subsister et pour trouver ton chemin. L'espoir est morbide, il pousse tout un chacun à attendre plutôt qu'à agir. Ils restent sur leur murs ou devant leurs feux de camp, immobiles dans la forêt. L'espérance vaut mieux que l'espoir en ça qu'elle est une forme de foi dans un monde dépourvu de croyance. Du moins, c'est ce qu'ils croient. Ils m'ont appris à parler, ils m'ont montré mes erreurs et avec moi, ils ont partagé les leurs. Tous ont cependant échoués ; là où ils se sont perdus, je retrouvais mon chemin. Ils ont échoué à prendre part à la réalité. Je sais désormais que le vide métaphysique qui m'aspire n'est pas le mien. Il est structurel, conjoncturel et malsain. Dans un monde où Dieu est mort, massacrée la foi, où le cynisme s'élève

en vertu, comment définir le beau, le brave et le bien ? Parler ainsi hors de la forêt et on vous traite de philosophe ; parler ainsi dans la forêt et on n'entend rien. Mais il y a un problème majeur quand on préfère se pendre que de faire quelque chose de ses mains. Quand on préfère abandonner au canapé le choix de notre chemin, on favorise le sexe au détriment de l'amour, on veut de la gratification instantané plutôt qu'œuvrer pour progresser de jour en jour. J'ai vu l'horreur de l'univers et je veux le voir encore, je veux lutter et vivre, je veux user mon corps. Je veux forger ma place au lieu d'essayer de m'en souvenir, comme si creuser le passé, l'analyser à en mourir allait me permettre de retrouver un sens perdu à cette vie que j'oubliais de guider. S'il lui faut un sens, c'est à moi de la diriger. Je ne suis pas né avec une destinée à accomplir, mais mon futur, je peux le choisir. Attends.

Il sort de sa poche le petit gobelet qu'il tend à la jeune femme

Tiens, il m'a servit à merveille, il te servira bien. Ce Graal qui clairement n'en est pas un, juste croit en lui et il te nourrira bien. Tous ici sont venus pour se perdre, je crois que je me suis trouvé. Oui, je crois que je me suis trouvé avec pour seul compas un simple gobelet.

Aurore prend la tasse et la regarde longuement. Lors qu'elle relève les yeux Théophraste a disparu.

SCÈNE 8 : ÉPILOGUE

EXTÉRIEUR / JOUR / VIRAGE DU DÉPART

Théophraste ressort de la forêt par l'endroit opposé auquel il y était entré.

Toujours sur la route se tient sa voiture. La clé est toujours sur le contact, la porte, toujours ouverte.

Il s'assied un moment sur le siège conducteur et rit, d'un rire franc et hilare.

Puis il démarre et s'en va.

FIN.